

Atelier d'écriture à distance du 14 février 2021

Consigne : Ecrire un texte à partir de l'une des images ci-dessous.



- Ces images sont tirées du jeu DIXIT -



Jour maudit

En ce 21 juin, l'homme marche seul dans les pâturages, enfermé dans ses pensées. Ça ne se voit pas au premier abord, pourtant c'est un homme libre, sans histoire, mais chaque année à cette date marquée au fer rouge dans sa mémoire, il se sent emmuré dans ses souvenirs.

Il part seul, captif de ses idées noires. Il avance dans l'herbe haute, d'un pas pesant. Il revit inlassablement cette fatidique journée. Il n'arrive pas à penser à autre chose. Il est prisonnier de son esprit, tel un forçat ne pouvant se libérer.

Le ciel est clair, une légère brume monte de la vallée, l'herbe est très verte en ce début d'été, mais lui ne voit rien, n'entend rien. Il porte les lourds barreaux qui l'emprisonnent. Même ses vêtements sont pour lui une tenue de bagnard.

Ce matin, son épouse et son fils l'ont regardé partir. Ils savent qu'il est inutile de le retenir.

Au début, ils avaient bien essayé de le distraire, en évoquant la fête de la musique pour lui changer les idées, mais c'était peine perdue.

Depuis sept ans, chaque année le même jour il s'enfuit, ne supportant aucune parole, aucune présence à ses côtés.

Le film repasse à l'envers dans sa tête. Il pense avec nostalgie à son camarade, qui au fil des années était devenu plus qu'un collègue de travail, un ami.

Ils aimaient les promenades au printemps sur ce plateau verdoyant qu'ils parcouraient en plaisantant, admirant le paysage, pour eux une belle bouffée d'oxygène loin des effluves nauséabondes de l'usine. De bons moments d'amitié partagés.

Puis le drame s'est produit. Ce maudit matin à l'usine, ils intervenaient au sommet d'une installation pour une opération délicate. La chaleur était écrasante, ils suaient sous le casque.

Soudain il vit Gianni vaciller, perdre l'équilibre, glisser sous le garde-corps. Ses mains réussirent à s'accrocher au rebord de la passerelle, mais son corps pendait dans le vide.

Aussitôt il s'agenouilla et lui saisit les mains. Il réussit à lui passer une main sous l'épaule pour le soutenir, mais l'homme était lourd, Sylvio était frêle, et malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à le remonter.

Ce fut terrible, il eut la sensation de devenir fou. C'était un accident, il n'était nullement responsable.

Sa famille, ses collègues, le psychologue, tous l'aidèrent.

Ce fut extrêmement compliqué pour lui, il se sentait coupable de ne pas avoir eu la force de retenir son ami.

Au bout d'un long chemin la vie reprit son cours. Petit à petit il retrouva le sourire et redevint l'homme jovial qu'il était auparavant. Tous les jours de l'année, sauf le 21 juin.

Ce jour-là tout remontait à la surface, comme une vague de fond le submergeant. Il sentait la nécessité de s'isoler. Comme si c'était son jour de pénitence annuel, il avait besoin d'être seul dans cette prairie. C'était leur journée, à Gianni et lui.

Il avait conscience de se faire du mal. Il savait bien qu'il fallait arrêter de se torturer, faire sauter les barreaux dans sa tête, mais pour l'instant il n'y parvenait pas.

Un jour peut-être...

Martine



.....

Chaque matin, la sonnerie de son réveil activait la mécanique de son corps, très tôt. Ce n'est que tard dans la nuit, lorsque son hyperactivité atteindrait enfin la satiété, qu'elle s'autoriserait quelques heures de répit. Un jus vitaminé, la douche, le thé, un biscuit emporté, ainsi commençait la course effrénée de ses journées. Mais, n'allez pas imaginer que telle un robot elle subissait ce tempo métro-boulot-dodo! C'est avec le sourire que Joséphine s'élançait dans les escaliers de l'immeuble, virevoltait dans les couloirs souterrains, puis, d'une rame à l'autre traversait Paris. Elle aimait fouler, avec grâce et légèreté, ces kilomètres de bitume qu'elle s'imaginait ciré par la caresse quotidienne du passage de la foule empressée. Etudiante et doublement salariée, elle savourait le goût de sa liberté, les découvertes de sa nouvelle vie urbaine, et dans ses oreilles, une playlist sans cesse renouvelée jouait la BO de son aventure journalière sans fausses notes.

En vert et rouge, elle s'imaginait et travaillait à se créer un fabuleux destin, laissant derrière elle la grisaille et les chagrins. Tant qu'elle écouterait cette petite musique douce et acidulée, tout au fond d'elle-même, son œil saurait habiller la dureté de l'anonymat d'une complicité éphémère des regards croisés, et cultiver sa disponibilité à l'inattendu, au coin de la rue. Suffisamment écorchée pour ne pas se confondre en béate naïveté, Joséphine n'avait pourtant pas opté pour une vie carapacée. Elle traversait la ville et ses émotions comme chaque relief d'une partition à déchiffrer, jouer, s'approprier. Symphonie, rock et rap au cœur, la rue se pave d'un tapis de fleurs de pissenlit sous ses pas. Un doute, une crainte, elle vacille ? Joséphine ralentit, en cueille une avec délicatesse, la porte à ses lèvres en retenant son souffle : lorsqu'elle le lui rend,

le vent lui rappelle qu'en semant douceur et poésie autour de soi, la récolte du bonheur est d'autant plus belle qu'elle est simple et partagée.

Camille



Vagabondage

Demain tu partiras. Tu vivras loin de moi, dans d'autres cœurs, à travers d'autres yeux. Tu franchiras les villes et les campagnes, traverseras les mers, atteindras peut-être des sommets inconnus, loin de cet espace clos qui t'a vu naître. À l'ombre des hauts murs carcéraux, tu étais si chétif. Je t'ai porté, je t'ai nourri du lait des muses. Tantôt anorexique, tantôt affamé comme Hercule faisant jaillir la voie lactée, tu t'es abreuvé de ma chair, de mon sang. Nous ne connaissons plus les bouderies et les magnifiques retrouvailles, l'amour et la détestation, le corps à corps, les empoignades, les nuits blanches passées à ton chevet, oubliant le boire et le manger.

Tu m'oublieras dans les mains caressantes ou rugueuses qui s'empareront de toi, avides de te connaître. Tu respireras l'air parfumé des alpages, l'air confiné des salles de lecture et des trains de banlieue. Tu t'effeuilleras à la brise marine. Tu seras aimé, vilipendé, ignoré. Abandonné sur un banc public, tu accompagneras la route d'un déshérité avant de prendre tes aises sur les rayonnages de Saint-Germain-des-Prés.

Tu connaîtras la vie des bibliothèques éphémères, passant de mains en mains au hasard des rencontres. Tu seras le coup de foudre, le coup de cœur que l'on gardera bien au chaud sous la couette. Tu serviras de cale à la table du restaurant « A la fortune du pot ». Tu porteras jaquette ou simple couverture facile à écorner.

Et puis tu reviendras flâner à travers les rues ombragées du village où je me suis installé après notre libération, pour ne pas couper le cordon qui me reliait à ta naissance, comme un prisonnier de Cayenne assigné à résidence, heureux d'avoir trouvé la paix. Écrit vagabond, tu surgiras, un matin, sur l'étagère de la médiathèque municipale. Mais te reconnâitrais-je, objet protéiforme, fécondé des mille projections mentales qu'on aura faites sur toi, toi qui ne m'appartiens déjà plus ?

Demain je confierai ton ultime version à La Poste avec jubilation et déchirement. Fruit de l'enfermement et page ouverte sur l'avenir, je t'ai appelé « Résilience ».

Chantal



Grand-père fantôme que je n'ai pas connu. Quelques photos, tu n'as pas pris une ride. Ressemblance, expressions, je cherche le lien, l'appartenance. Peu de paroles sur ton histoire, sur votre histoire. Trop de douleur freine l'évocation, enterre la mémoire familiale.

Départ imprévu destination inconnue
Voyage comme vers l'enfer
Sans bagages
Bétail humain déshumain

Pantins articulés désarticulés
Tellement seuls tellement innocents

Tellement trop
Pour l'occasion
Lambeaux rayés sur membres décharnés
Parures flottantes
Sur corps affamés
Vos yeux saillants par tant de maigreur
Regard sans horizon
Quel horizon

A quoi pensiez-vous
A quoi pensais-tu
Femmes restées dévastées
Enfants on t'attend
Tu reviens quand
Nés c'est pour ça
Sous cette emblématique étoile

Tu es parti
Convoi numéro 6
Tu savais pas
Tu voulais pas
Ta lumière s'est éteinte
Pour quoi
Pourquoi

Régine



.....

Adeline de Baugicourt observe avec une grande perplexité le paysage insolite qui s'offre à elle. Que fait-elle donc toute seule au milieu de nulle part, dans ce désert aride, sous un soleil implacable ? Pas âme qui vive. Même pas un cactus ! Même pas un souffle de vent. Et cette voie ferrée non terminée, bien rudimentaire ? On dirait presque un jeu d'enfant.

Adeline de Baugicourt ne comprend pas comment elle se trouve dans cette situation qui frise l'absurde. Ne serait-ce qu'un mauvais rêve ? Mais non, impossible, tout est bien clair dans sa mémoire. Elle se revoit sur le quai de la gare d'Austerlitz avec sa troupe de théâtre. Ils se rendaient à un spectacle équestre auquel ils participaient. Elle reconnaît qu'épuisée par les répétitions, les préparatifs et toute l'organisation de leur prestation dont elle avait l'entière responsabilité, elle avait sombré dans un sommeil profond aussitôt installée dans son wagon. Que s'est-il donc passé pendant qu'elle dormait ? Que sont devenus ses camarades ? Aucune réponse sensée à toutes ces interrogations.

Une réflexion vient alors à l'esprit d'Adeline de Baugicourt. Ne serait-elle pas témoin voire seule rescapée d'un bouleversement mondial ? D'un cataclysme universel ? D'un désordre sidéral ? Malgré la chaleur extrême, elle en frissonne d'effroi. Pourtant tout est calme autour d'elle. Rien qui puisse l'alarmer si ce n'est de se retrouver seule, dans un lieu inconnu et inhospitalier.

Un doute envahit brusquement Adeline de Baugicourt. Serait-elle arrivée au bout de son chemin de vie ? Elle n'ose s'attarder à cette pensée. Non, c'est plutôt comme si

elle avait remonté le temps, à l'époque de l'épopée ferroviaire et de la conquête de l'Ouest américain. Ce paysage lui est familier. Il ne manque que quelques vautours en quête de pitance, peut-être aussi une galopade d'Indiens traversant à grands cris ce désert comme dans les bandes dessinées de son enfance. Tout un passé qui, fut un temps, faisait rêver Adeline de Baugicourt. Mais la situation présente n'a rien de rassurant et ne se prête aucunement à la rêverie.

Bien perplexe, un peu inquiète aussi, elle ne sait que penser ni quelle solution trouver. Bien sûr, elle peut toujours suivre cette voie ferrée en sens inverse. Ça la mènera bien quelque part. Mais que faire de ses affaires ? Et puis sans eau dans ce désert, impensable ! La situation s'avère critique, le problème insoluble. Et toujours personne à l'horizon. Adeline de Baugicourt sent la panique la gagner. Proche de la crise de nerfs, elle se tord les mains en tous sens, sa respiration s'accélère, son cœur bat la chamade. Elle est prête à hurler. Mais personne ne l'entendrait. N'y aurait-il donc pas une bonne âme salvatrice pour l'aider à sortir de cet imbroglio ?

C'est alors qu'on lui tapote doucement l'épaule, la faisant tressaillir.

– Eh, c'est moi, Luc !

Adeline de Baugicourt soupire d'aise.

– Ah ! Luke ! Lucky Luke, mon sauveur ! Enfin !

– Qu'est-ce que tu dis ? Allez, réveille-toi, on arrive.

Ouf ! Ce n'était qu'un rêve ! Adeline sourit, rassurée.

– Que c'est bon de retrouver le monde réel ! proclame-t-elle, haut et fort.

Devant l'air ahuri de son compagnon, elle éclate de rire. Secouant sa chevelure brune, Adeline s'ébroue quelques instants avec délice, arrange sa coiffure et prestement descend de voiture l'esprit léger.

Nicole



Promenade au clair de lune

Quelques heures au lac de l'Ovalie
Lumière déclinante, où commence la nuit
Dîner champêtre, sur un coin de verdure
Quelques enfants jouent à toute allure.

Au détour du chemin, un héron
Posé sur une plaque en béton.
Ce bel oiseau est attentif au moindre bruit,

Pas facile à surprendre car il a l'œil vif.
Effrayé par un tout petit déclic, il s'enfuit
Tant pis, mais j'ai une photo de lui.
J'ai décidé de rester encore un peu ici
D'autres oiseaux sont dans leur nid douillet
La lune s'est levée au-dessus de Belledonne
Au loin, dans la montagne une cloche sonne
Maintenant il est enfin l'heure de rentrer.

Joël



Je rêve parfois d'un escalier de lumière qui monterait jusqu'au ciel
À la rencontre des nuages...
Sur la dernière marche il y aurait une porte,
Une porte qui s'ouvrirait sur un champ de capitules
Dont les aigrettes bercées par la brise
Danseraient au rythme d'une sonate de Mozart pour piano...
Là, un aigle royal aux larges ailes déployées,
M'inviterait à monter sur son dos
Et nous volerions vers une terre inconnue
Où le temps n'existe pas,

D'où les trains ne partent plus...
Et ma mère, me tenant par la main,
M'emmènerait comme autrefois vers l'arbre aux secrets,
Loin, très loin de ces barreaux
Derrière lesquels les heures de plomb s'écoulaient indéfiniment...

Pierrette



« Ça y est, les enfants ! Enfin ! Nous l'avons trouvé ! » Ils s'étreignent avec fougue. Des larmes de joie inondent leurs yeux émerveillés.

Il y a longtemps maintenant qu'ils ont entrepris ce périple. Ils ont maintes fois cru ne jamais y arriver. Ils ont traversé nombre de contrées, à pied, par monts et par vaux. Ils ont mendié à droite et à gauche le gîte et le couvert quotidiens. Ils ont conté leur histoire tellement de fois. À tous les hôtes qui les ont accueillis. Les gens ont toujours été étonnés et ravis de l'entendre. Quelle fascination à la vue de cette mère parcourant les chemins avec ses garçonnetts ! Sans jamais perdre espoir ! Quel courage ! Certains êtres ont quelque chose de plus. Une énergie incommensurable qui les pousse à avancer encore. Encore et toujours, malgré les désillusions rencontrées au gré de la route.

Maintenant ils y sont ! L'arbre est là, majestueux ! Il allonge ses branches à l'envi dans le couchant. Fier de ses fruits ! Fier du cadeau que sa mémoire offre aux humains. Un dernier message aux survivants, à ceux qui restent derrière nous. Une réponse aux questions lancinantes. La fin d'une quête. L'aboutissement. Celui qui permet de vivre à nouveau pour soi-même.

Les voilà au pied de l'arbre. La première effervescence passée, ils entreprennent l'ultime recherche. Le jour s'évanouit lentement mais qu'importe. Impossible de remettre à plus tard ! Pas si près du but ! La maman se tient debout. Elle accompagne ses garçons de son regard affectueux. Les petits ramassent les lettres qui s'envolent comme des feuilles mortes. Elles tombent sur l'herbe en tourbillonnant. Ils se précipitent pour les lire, une à une. Incapables d'envisager qu'il n'y en ait pas une pour eux. Que l'amour de leur père puisse ne pas avoir laissé sa trace ici.

Après avoir épluché toutes les missives à terre, ils entreprennent de grimper. Le tronc de l'arbre est noueux, comme un fait exprès. Ils détachent délicatement les feuilles de papier, évitant de les déchirer. Enfin ! La voilà ! Elle est bien là ! L'écho du cri de victoire retentit par-delà les vallons environnants ! Le garçon redescend de l'arbre.

Tellement précipitamment qu'il manque un nœud ! Il se rattrape à une branche judicieusement placée. Il veut partager sa lecture avec son frère et sa mère.

Leur père leur laisse en héritage son amour indéfectible ! Quelle satisfaction ! Quel bonheur ! Quel émoi ! Les voilà tous trois chamboulés de leur découverte ! Ils l'ont tellement espérée ! Ils sont maintenant immobiles et mutiques. Perdus dans leurs rêveries, ils savourent l'instant, rassurés. Chacun à sa façon, chacun dans ses souvenirs de lui. Le partage viendra sans doute après, ou peut-être pas. En ont-ils vraiment besoin ? Ils sont ensemble, les mots n'ont pas d'importance. L'émotion est vécue en commun, née de cette chaleureuse certitude d'avoir été aimés, au-delà de l'absence.

Au bout d'un long moment de calme, la mère invite ses garçons au repos. En cette fin d'été les nuits sont encore chaudes. Ils vont passer la nuit ici. Etendus dans l'herbe au pied de l'Arbre d'amour. L'arbre de l'espoir assouvi, seul capable de calmer l'angoisse de la séparation. Bonne nuit, mes petits ! Demain nous reprendrons le chemin de la maison ! Et le cours de notre vie !

Isabelle



Ophélie avait mis du temps pour arriver à cette porte qui menait à l'autre monde. Elle avait fait des schémas, choisi les matériaux, du papier, mais elle avait surtout fait des essais. Finalement, après plusieurs semaines de réflexion, elle s'était dit qu'elle allait essayer de construire des escaliers... Mais, elle avait peur ! Peur que son projet échoue !

Un jour, avec l'aide de son amie Joséphine, Ophélie décida de se mettre à construire l'escalier qu'elle avait en tête. Mais, c'était beaucoup plus compliqué que prévu car la jeune fille ne savait pas la taille des escaliers à construire ! S'il fallait qu'ils soient très grands ou juste normaux ! Après plusieurs jours de construction, les escaliers étaient enfin terminés et prêts à être utilisés. Enfin presque tout était prêt, il ne restait plus à Ophélie qu'à choisir des vêtements de la bonne couleur et surtout, il fallait que la jeune fille extrêmement curieuse, révise son "pouvoir magique" pour le bon jour !

Son pouvoir était un simple claquement de doigts ! Lorsque la jeune fille claquait des doigts droits, elle pouvait faire disparaître des objets et avec les doigts gauches elle en faisait apparaître.

En un rayon de soleil, le grand jour arriva, Ophélie était vêtue d'une jolie petite robe bleue, ce jour-là, elle avait décidé de laisser ses magnifiques cheveux bruns détachés. La jeune fille était très excitée d'aller découvrir le fabuleux monde qui était soi-disant "magique".

L'oiseau d'Ophélie souleva les escaliers et essaya de les stabiliser. Ophélie monta, d'un pas déterminé les escaliers, lorsqu'elle arriva devant la porte, elle prit une grande inspiration et claquait de la main gauche. Le pouvoir s'activa : une porte apparut, la jeune fille l'ouvrit et là, elle entendit un bruit sourd.

Ophélie ouvrit les yeux, son réveil était en train de sonner ! A ce moment-là, le rêve qu'elle venait de faire était déjà bien loin, sûrement dans un autre monde !

Lydie